

## Première porte

Froide attente  
dans l'impasse pervertie  
des étoiles disparues

Spectateur des midis éblouis  
où  
les miroirs font leur mue

mon cœur a des faiblesses  
d'holocauste

parmi les baisers morts  
sur les lèvres fragiles

de l'absence

Il y a trente-quatre ans... Marie-Laure... Nous n'avions pas encore d'ombre. Nous étions jeunes et purs de nos adolescences. Nous étions le soleil bleu, la lune verte, l'herbe rouge... J'avais quinze ans passés, tu venais d'en compter seize, Marie-Laure... Seize ans... Ton grand chapeau de paille, ta taille de guêpe, tes lèvres perlées d'émail, tes cheveux de blé mûr, tes yeux de cendre claire, ton rire à la poupe du soleil, ton corps en magie de lune, tes mains aux doigts d'argent...

Chaque jour, je gémissais de toi dans un tendre rêve. Aux ombres chinoises des rideaux de ta fenêtre, le vertige du soir insinuant le pollen de ta féminité triomphante, im-

prégnait mes lèvres d'une salive secrète... Satisfait et irrité de la facilité de nos rencontres, impatient de nos lendemains, je vivais dans la profonde insatisfaction des belles phrases qui périclitaient dans mon cœur...

Comment expliquer le mystère des choses temporelles qui favorisa la proximité de nos âmes sur ce chemin d'affection et d'amour ? Il projeta nos deux êtres à travers la deuxième porte de l'existence, où se multiplient les rires et les larmes...

Que savions-nous de l'amour, lorsque son éclair a jailli brutal, aveuglant de ses ocres flamboyants, brûlant nos chairs jusqu'aux racines de la vie.

Pourquoi ai-je passé mon enfance en un point donné de cette terre ? Moi, petit être vagissant, sorti vivant de ce ventre chaud où j'aurais dû vivre indéfiniment, sans autre désir que de rêver. Cet univers était merveilleux. Mais il a bien fallu que je passe à travers le sas de la chair maternelle, ma première porte ouverte sur la vie. J'ai crié de peur et de surprise en découvrant ce monde. J'avais si froid et déjà, on me malmenait sans respect, en dessus, en dessous, dans un terrible va et vient de mains. Puis je fus entortillé dans un tissu rugueux. C'en était fini de ma tranquillité de ludion dans la douceur constante du liquide amniotique où je nageais avec bonheur.

Voilà, j'ai appris à respirer de l'air impur. A boire à la mamelle, le lait onctueux de la tendresse maternelle, prolongement du cordon ombilical, que l'on m'avait coupé et noué sur le ventre.

J'appris même à sourire avec mes premiers sentiments de la réalité. En cela, je ne faisais qu'imiter les grands lorsqu'ils penchaient leurs énormes têtes, dont la commissure de leurs lèvres distendues, relevait leurs bajoues en un

rictus qui m'apparut drolatique. Je m'y habituai par la force des choses. D'ailleurs, malgré que j'eus peur de ces monstres, je n'avais pas le choix...

Ils savaient qu'ils étaient des monstres. Ils l'avouaient rarement, étant toujours satisfaits de leur jugement à base de reflets. Seule ma mère me prévenait avec ménagement et gentillesse, en me traitant affectueusement de petit monstre, disant qu'un jour, j'en serai un grand.

Je suis donc devenu le monstre bipède que tu as connu, il y a de cela trente-quatre ans. J'ai grandi et j'ai vécu ce multiple d'années loin de toi Marie-Laure, enfermé dans cette vie monstrueuse qui nous sépara, où les catastrophes, les contrariétés furent la permanence et si rare, le pain béni.

Depuis ce jour, je me suis posé de nombreuses questions, pour comprendre ou deviner cette vie impalpable, imprenable. Peu d'êtres humains savent partager une interprétation dont en réalité, nous ne sommes pas les maîtres, pas plus les privilégiés de la fortune que les pauvres.

Nous avons tous une voix dans le cœur, parlant un langage secret. Elle espère une réponse des autres voix secrètes. Cette voix contient tous les ferments du bonheur et du malheur. Elle est indisciplinée, exigeante. Elle nous conduit toujours à la porte d'une virile émergence d'amour et d'angoisse empirique.

Toi aussi, bel arbre qui grandis sous le ciel bleu devant ma maison, tu connus sans doute, ces péripéties du désir. Cette visualisation de fleurs et de fruits, que nous possédons tous et, qui nous possède. Mais toi, tu as des siècles de patience accumulés sous les fibres de ton écorce. Sous sa peau flasque, l'homme n'a que quelques années à vivre

sur l'océan des âges. Ses plages de repos ne sont que miroitement au fond de sa conscience, où la vie n'est que le reflet d'une impression fugitive.

Je bavarde Marie-Laure. Le temps perdu est un bavard dans nos insuffisances. Ne les entends-tu pas ces paroles immanentes se bousculant au seuil de notre amertume ? Des mots perdus et éperdus, frissonnent dans le calice de nos souvenirs.

Refaisons surface, laissons le cosmos dérouler sa permanence. Essayons de nous arrêter un instant au bord de ce passage, pour tenter de raconter, d'expliquer cette prise de possession de l'existence. Elle s'est égarée dans la forêt de nos maladresses faite de chênes et de roseaux. Elle s'est égarée à travers l'effeuillage de notre destinée, où brillent encore quelques lueurs.

Aujourd'hui même, je suis revenu sur les lieux de ma naissance. J'ai parcouru mon village, mon village béni depuis ce temps fort lointain où un Saint Homme est venu de Rome, portant la bonne parole. J'ai retrouvé le paysage alentour, qui n'est plus hélas, que longue plaine à l'horizon plat : haut lieu de batailles, de souffrance et de morts inutiles.

O combien fut-il de fois envahi par les hordes teutonnes, asiatiques ou autres formations guerrières, le dévastant, le pillant, le couteau de mort entre les dents. Toujours détruit, toujours renaissant par la grâce de ses paysans. D'ailleurs nous sommes tous deux des enfants nés de la guerre qui faisait rage à deux pas de nos berceaux.

Je suis revenu Marie-Laure pour voir, pour revoir, pour savoir, pour comprendre, pour franchir les portes closes. Pour compter les morts et les vivants. Pour entendre des

voix connues. Pour revoir des visages creusés par les ressemblances d'antan. Comme si seule, la ressemblance sur les visages de ces êtres connus et inconnus, vivait en eux, comme quelques paroles tâtonnant le passé sous ces traits révélateurs.

— Ah c'est toi, il y a longtemps, si longtemps, peut-être ben trente ans ou plus. O là là, comme le temps passe ! Pourquoi n'es-tu jamais revenu depuis, pourquoi... ?

Pourquoi ? Je ne sais trop. Ce n'est pas que le désir me manquât, la peur peut-être de devoir affronter les gens du village. De subir leurs réflexions suspicieuses. Peut-être était-ce l'angoisse de retrouver les endroits de ma jeunesse perdue. Je l'avoue, cet espace était difficile à franchir. Il était peuplé dans le no man's land de mon imagination, de fantômes qui me dévisageaient avec des regards pleins de reproches. Le tien Marie-Laure, tes yeux de cendre, que je revoyais toujours emplis de larmes. J'avais peur que tu n'oses me regarder.

Ceux que par hasard, je rencontrais sur ma route, me dévisageaient, épiluchant le temps passé. Ils tentaient de découvrir sous sa pulpe, l'identité de ce personnage insolite qui foulait les pavés de leur village. C'étaient des regards de méfiance, de reproche, je ne sais trop, sans doute pour stigmatiser celui qui apparaissait sous les traits d'une silhouette familière, se profilant dans les lointains d'un autre âge, dressant devant eux son effigie. Ils me dévisageaient comme une statue de Musée, cherchant à savoir quel profil archéologique ils devaient évoquer dans leurs souvenirs.

Lentement, je rapetissais dans leurs regards. Je m'amenuisais, m'agitant en quelque lieu de leur espace intérieur.

Je redevenais l'enfant au tablier noir, à la culotte courte, aux galoches tapageuses. Le désespoir de mes parents...

— Ce que tu as changé, me dit ton père, ce beau et bon vieillard au dos courbé. Cet horticulteur de talent qui faisait pousser de magnifiques fleurs et à qui j'allais faucher dans ses couches, des radis roses dont je me régalais. Il riait si tendrement entre la fine commissure de ses lèvres, parce que j'étais son petit monstre de voisin. Il me considérait comme un fils, espérant que toi et moi, Marie-Laure...

— "Ce que tu as changé", n'était que le triste aveu d'une sincérité et, j'eus peur que toi, Marie-Laure, tu ne me reconnusses point. Malgré cela, j'étais tout à la joie profonde de tes parents, bien plus que je ne l'écris. En vérité, pour eux, je n'avais pas vieilli. Dans leurs regards, j'étais toujours l'enfant... hélas...

— Eh bien, v'là not garnement revenu, dit-il à ta mère qui clignotait de toute sa myopie en me regardant... — Tu nous embrasserais bien un peu, répondit-elle... — Eh oui, que je vous embrasse, vous deux qui sentez la bonne terre de mon enfance. Cette terre basse que vous avez fertilisée pendant tant d'années et que vous modelez encore, malgré votre grand âge, sous le soleil et sous la pluie.

Eh oui, très volontiers, je me suis courbé vers ces deux vieillards si proches de la terre qu'ils aiment et qu'ils vont rejoindre un jour, me disaient-ils, du fond de leur certitude.

— Eh oui, venez que je vous embrasse, visages de ma jeunesse, vous qui m'avez appris à me tenir droit. — Venez que je mouille mes lèvres ingrates à ces larmes de tendresse échappées de vos yeux ternis...

— Venez que je vous embrasse dans les palpations de mon âme où vous revivez. Dans l’au-delà de moi-même où je vous recrée. Dans mon jardin secret, dans ma terre d’amour...

— Ce que tu peux ressembler à ton père, me disaient-ils extasiés. C’est vrai, c’est le moule, c’est le terroir, c’est la craie, ce sont les champs de la plaine, la forêt que j’ai tant fréquentée, les arbres immenses auxquels je grimpais. C’est aussi la rivière où je faillis me noyer. C’est la vie trépidante, active tout en son long, où dans les lavoirs improvisés, les battoirs frappaient avec force, ce linge que nous avons sali, gâché de boue. Ce linge qui nous enrobait de sa pureté virginale le matin et, que nous déposions le soir, sur une chaise, mutilé, terni, déchiré. Ce linge qui le lendemain souriait à nouveau, ravaudé, blanchi, repassé par les mains pourvoyeuses de notre bonheur, de notre jeunesse insouciante et joueuse...

Ce sont aussi, les sacrifices, l’ardeur au travail, la nourriture saine, les froids hivers, la chaleur des étés qui m’ont façonné. Mais surtout l’amour sans faille et inavoué des artisans de mon enfance. Ils ont construit l’architecture de mon corps, comme au temps des Cathédrales, pierre à pierre, cellule à cellule, centimètre par centimètre, avec leur courage, leur amour de la vie, leur tendresse, leur sévérité...

Souviens-toi, Marie-Laure de nos escapades, de nos combats, de nos genoux couronnés, de nos mains arrachées, de nos plaies sanguinolentes. Nous faisons fi de tout cela. Nous étions construits en dur et le mal faisait partie du chant de notre jeunesse à demi-sauvage. De cette jeunesse folle-avoine où, nous courions à perdre haleine, où nous respirions à pleins poumons, à pleins cris, pour gravir ses échelons, pour mesurer notre force... jeu du

gendarme et du voleur de notre insouciance, de notre inconscience, dont tu étais ma brigande...

Attraper la vie, tel était notre élan sincère. Il était comparable à l'arc-en-ciel échappant à notre poursuite échevelée à travers les luzernes humides. Boueux, crottés de terre, fatigués, essoufflés, riant de nos échecs colorés, nous rentrions parfois sous une pluie battante, mouillés jusqu'au fond de la culotte et des godasses. Mouillés par les larmes du ciel qui pleuraient à en croire les réprimandes de nos parents, sur notre futur destin d'adulte, avec cette phrase maintes fois répétée — Tu ne sais pas ce qui t'attend quand tu seras grand...

En vérité non, je ne le savais pas et ne voulais pas le savoir. Qui de nous enfant le savait ? Aucun et c'était bien ainsi. La vie est ainsi faite, la porte du devenir est hermétiquement close à nos yeux d'enfant. Mais, un jour, elle s'ouvre avec une clef virile. C'est la deuxième porte. Elle est faite comme celle d'un tabernacle, revêtue d'or, avec une douce colombe gravée sur elle...

Qu'y a t'il derrière cette porte ? On ne le sait vraiment que lorsqu'elle est franchie. Malgré tous les racontars, toutes les explications vraies ou fausses des grands, rien ne transparait vraiment. Elle n'a pas de serrure qui permet de visualiser par le trou, un coin de ce futur. Seule une apparence offre sa réalité suspecte. Mais, derrière nous, celle qui rit dans sa barbe d'ombre, nous pervertit jusqu'au fond de notre insatiable curiosité...

En vérité, ce n'est qu'une question de moyens. Toutes les portes s'ouvrent avec une certaine clef, mais celle-là se referme après notre passage et rien ne peut la rouvrir, ni les rires, ni les larmes, ni les souvenirs. Elle grince en nos mémoires douloureuses comme des vieux rhumatismes.

Elle grince de nos amours prisonnières comme des oiseaux en cage, pleurant la liberté.

Plus jamais la cage ne s'ouvrira, alors les petits becs saignant pleurent leurs désillusions entre les barreaux. Mille regrets ornent nos souvenirs. La poésie de la vie a de terribles beautés. Le verbe s'est fait chair dans nos cœurs adolescents, après les rondes enfantines... La chair souffre, le cœur souffre, l'âme souffre dans la course après l'arc-en-ciel du destin...

Ils sont loin, nos champs de luzerne, Marie-Laure où nous chutions dans un éclat de rire, avec la joie intense de nos dents blanches, de nos lèvres roses, prêtes au baiser que nous n'osions échanger. Nous avons peur et devant nos yeux se dressait une barrière infranchissable.

Cette deuxième porte, ne s'ouvrit pas avec facilité. A cause de nos hésitations, de nos maladresses, à cause de notre impuissance à conclure l'acte qui nous tenait certes, d'une main ferme et résolue, mais aussi à cause de tant de recommandations inculquant à nos esprits, une lourde culpabilité...

Nous ne trichions pas, Marie-Laure, mais au fond de notre réserve, nous savions qu'un jour ou l'autre, malgré l'ombre de la faute, de la très grande faute, que ce *mea culpa* était incrusté dans nos chairs. Avec la prière du soir, il nous criait "danger", mais il n'effaçait pas de nos corps la marche de la vie. Elle fleurissait chaque jour un peu plus, dans nos phantasmes...

Eh bien oui, Marie-Laure, il en était ainsi. Ton corps avait chaque jour un petit quelque chose de plus de ce féminin, de cette grâce qui parlait un langage vivant que je ne savais entendre clairement. Ta coquetterie, Marie-Laure, savait déjà séduire le gamin que j'étais et qui se

sentait grandir dans la peau d'un homme découvrant sa virilité...

Nous recherchions la féerie lumineuse du bois profond, écoutant dans cet univers de verdure, pleurer le Coucou, s'égosiller les pinsons, roucouler les colombes. Après avoir grappillé les mûres, les délicieuses fraises des bois, les noisettes, nous nous dissimulions dans les herbes hautes. Parfois, je cueillais un bouquet de fleurs sauvages, coquelicots, marguerites, bleuets, dont je te tressais des couronnes.

En vérité, nous recherchions la solitude, notre solitude loin des regards. Notre silence était un bain de douceur. Nos mains par jeu, couraient de-ci, de-là, cherchant la rencontre, la joie innocente du toucher où vibraient la symphonie de notre tendresse...

Ton parfum exaltait mes sens. Il embaumait le désir grandissant où tu m'appelais. Une imagination sensuelle s'emparait de mon être. Je fermais les yeux, dans la béatitude d'un rêve. Chaque jour, j'espérais, j'entendais cet appel. Cependant je n'osais faire un geste dénommé impudique, malgré que mes doigts fourmillaient de caresses insatisfaites.

La vigilance de ton regard savait le moment où il nous fallait partir, vite. Tu t'éloignais sans te retourner. Je restais là, planté, grand dadais, admirant avec un certain regret, l'élégance de ta silhouette si attirante. Tu te réfugiais au creux de ta famille, où dans ton regard de cendre claire, tes parents ne savaient lire autre chose que ton amour filial, pur et sans tache...

Je te suivais jusqu'au moment où tu disparaissais, cachée par quelque haie. Mécontent de moi, je mâchouillais un brin d'herbe amer, tapant dans des cailloux à coups de